

*le ciel ne s'ouvrira pas au-dessus de nos
langues brûlantes*

Frédérique Clermont, *Taire le ventre*, p. 34

RÉDACTION

Audrey-Ann Gascon, *rédactrice en chef*
Éléonore Meunier, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Laurianne Beaudoin, *éditrice*
Amélie Fortin, *éditrice*
Arnaud Gagnon, *éditeur*
Camille St-Pierre, *réviseure*

INCLUSIVITÉ ET LUTTE CONTRE LE RACISME

Arilys Jia, *agente à l'inclusivité et à la lutte contre le racisme*
Sanna Mansouri, *agente à l'inclusivité et à la lutte contre le racisme*

COMITÉ DE LECTURE

Mathilde Aubriot-Bertot, Amine Baouche, Sandrine Bienvenu, Maxime Bost, Laurie Daoust-St-Jacques, Gabriel Deschamps, Malika Ferrache, Gabrielle Huot-Foch, Emmanuelle Lescouet, Sanna Mansouri, Eugénie Matthey-Jonais, Louise Nayagom, Augustine Poirier, Félicia Thibaudeau, Adriana Rosales Olivos.

AUTRICE EN RÉSIDENCE

Camille Thibodeau

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Rome Beaulieu, Ivan Berquez, Marc-Étienne Brien, Frédérique Clermont, Elena Dakka, Gabriel Deschamps, Vincent Desmarais, Laurence Dubuc, Marilou LeBel Dupuis, Madeleine Lemyre, Eva Mancuso, Gabrielle Morin, Mathilde Pelletier, Titou Si Allouch, Zineb Squalli.

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Gabriel Deschamps, *responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Maude Ouellette, *responsable de la mise en page*

COUVERTURE

Aglaë Taïga (@aglaetaiga)
Illustration digitale, 2022.

ILLUSTRATIONS

El Panchow (@el.panchow)
«Oxymores», dessin digital, 2022.

POÈMES-AFFICHES

Félicia Dubé, *responsable*

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).

3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1200 mots; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder six pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .docx ou .odt par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « Soumission Pied - Hiver 2023 » comme objet du message. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·ice participera. L'auteur·ice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'Hiver 2023 est le **13 novembre 2022**.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
@revuelepied

Dépôt légal, 3^e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

SOMMAIRE

Numéro 34, Automne 2022

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 5 liminaire : le sel sur la langue**
Audrey-Ann Gascon, rédactrice en chef
 - 12 Brûler doucement**
Camille Thibodeau, autrice en résidence
 - 18 Le miel du piège**
Mathilde Pelletier
 - 24 l'état cosmique des solitudes**
Marc-Étienne Brien
 - 30 Comment conserver un nid ?**
Gabrielle Morin
 - 34 Taire le ventre**
Frédérique Clermont
 - 38 Ces mots**
Ivan Berquiez
 - 44 Maudite Française**
Titou Si Allouch
 - 56 virgo season**
Elena Dakka
 - 60 exister en robe**
Madeleine Lemyre
 - 66 Quand le party y'est fini**
Laurence Dubuc
 - 74 Nature morte**
Eva Mancuso
 - 78 L'héritage**
Marilou LeBel Dupuis
 - 86 Salut Gudule**
Gabriel Deschamps
 - 94 Crapet Soleil**
Vincent Desmarais
 - 100 le début est le milieu est la fin**
Zineb Squalli
 - 104 De l'ivresse je t'apprivoise**
Rome Beaulieu



liminaire : le sel sur la langue

AUDREY-ANN GASCON, *rédactrice en chef*

J'ai vingt ans aujourd'hui. Nous atterrîsons à Varadero. Les maillots colorés coulent hors de nos valises. Nous courrons dans la mer en criant. Bar open nous nous régâlons des liqueurs sucrées, des feuilles de menthe, croquons dans les glaçons frais. Ce soir-là, je vomis en ordre antéchronologique les breuvages roses verts bleus jaunes le long du chemin jusqu'à notre chambre d'hôtel. Tu marches vite devant moi, je dis *Jaja attends-moi s'il te plaît*. Je t'entends revenir sur tes pas, avec une grande tendresse tu poses ta main chaude sur mon dos, retiens mes cheveux sur ma nuque, attends avec moi que mes hauts-le-cœur passent.

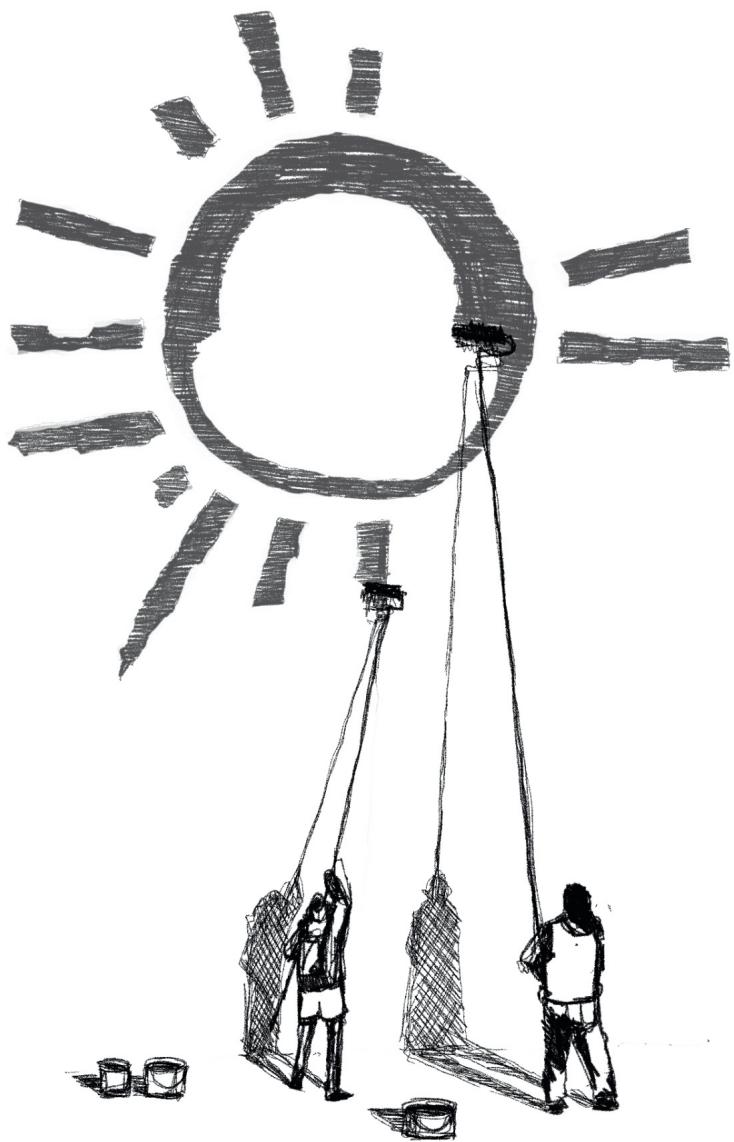
Le matin, on boit des rhum punchs au déjeuner. Après avoir mangé (vaincu) nos omelettes, on se laisse bercer par les vagues. Le sel guérit nos corps des excès de la veille, s'accroche à nos cheveux, se dépose sur nos langues. Lentement, la nausée se dissipe. Sous le soleil il y a ta tête blonde qui chatoie au loin, entre les vagues. Je te crie de revenir plus près du bord et en réponse tu disparaîs sous l'eau : tu ne faisais jamais la chose raisonnable.

On demande au barman de nous faire les mojitos dans nos bouteilles d'eau, puis on sort de l'hôtel. Tu conduis soûle un scooter que nous avons loué en jurant que nos cartes étudiantes étaient des permis de conduire. On explore les rues de la ville, les lagons et les plages publiques, on erre dans les marchés, tu dissimules dans tes poches des babioles volées sur les étalages. Une femme pointe les tatouages sur tes pieds, elle nous fait signe de la suivre et nous emmène dans une minuscule boutique au creux d'une ruelle. Tu en ressors avec un soleil entre les omoplates, moi avec une rose sur les côtes. On ne respecte aucune recommandation des tatoueurs : de retour à l'hôtel on se lance dans la mer, l'eau saline brûlant nos peaux blessées, du sang suintant de nos plaies rougies par le soleil.

Lorsque le jour commence à tomber et que le vent devient trop frais, nous rentrons à la chambre d'hôtel pour se changer et se maquiller. Nous nous asseyons près de la fenêtre pour fumer des cigarettes, écoutons la musique de la plage bruisser dans l'air lourd, entre les palmiers et les fleurs. Puis on sort, on se rend dans les bars à ciel ouvert où la musique des bands live résonne trop fort. Nous ne dépensons rien car nous avons bu toute la journée à l'hôtel et les garçons que nous rencontrons nous payent des verres. Pendant de longs moments de la soirée, tu disparais comme tu sais si bien le faire. Tu n'as dit à personne où tu étais partie, tu reviens la lèvre fendue, le sang qui coule sur ton menton : un coup de coude accidentel d'un garçon avec qui tu dansais. Je cours demander un torchon propre et de la glace au bar, je dépose doucement la compresse froide sur ta bouche boursouflée. Aux toilettes, avec du papier, de l'eau et du savon, je nettoie délicatement le sang qui s'écaille sur ton visage.

En rentrant à l'hôtel, on se baigne en sous-vêtements dans la mer. Nos corps reflètent la lumière de la lune, nous ne sommes plus que des points brillants entre les vagues. Je pourchasse les baisers salés sur les lèvres des garçons. On se tire hors de l'eau trop froide pour s'étendre avec eux sur le sable. Tristan de Sainte-Julie m'embrasse le cou et l'oreille avec beaucoup (trop) d'enthousiasme. Nous restons longtemps avec eux couchés sous les étoiles luisantes, finissons par ramener les garçons trop insstants à nos chambres. On se réveille le lendemain avec des numéros de téléphone laissés au rouge à lèvres sur le miroir comme dans un mauvais film, des vêtements abandonnés qu'on lance par la fenêtre.

Dans la répétition des jours, je ne comprends pas encore que notre amitié s'est épuisée quelque part sur les plages de Cuba. J'ai la sensation imprécise que nous sommes arrivées ici au bout de quelque chose, au bout de l'excès, de la fatigue, de l'eau, du sel, de l'alcool, du sang. Pour combattre l'inconfort de la certitude qui s'installe, sur un petit pont du parc Josone, je te dis *je veux prendre une photo avec toi parce que je t'aime*. On prend la photo mais tu ne réponds pas. Je me dévoile seulement lorsque je n'ai plus rien à perdre (c'est-à-dire lorsque j'ai déjà tout perdu), comme un dernier geste pour m'agripper à la fin avant qu'elle n'advienne. Nous parlons peu dans l'avion qui nous ramène à Montréal. Je mets ça sur le compte de la fatigue. J'ai toujours une excuse pour tout.



Brûler doucement

CAMILLE THIBODEAU, autrice en résidence

Il y a les choses qui n'arrivent jamais, les choses qui arrivent parfois, les choses qui arrivent encore, les choses qui arrivent encore et les choses qui arrivent toujours. Je cherche une forme autre qu'une tournure travestie de mes premiers mots : maman, papa, caca, suce. Ce n'est pas une phase. C'est une phrase suivie d'une autre. Je suis occupée à tourner sur moi-même. La Ronde me fait peur. Qui sont ces gens qui fabriquent des manèges ? Qui vient serrer les vis de temps en temps ?

Je suis serrée dans le temps. Il faut écrire. Il faut faire de l'argent. Il faut arroser les fleurs, faire du ménage sur mon ordinateur, boire de l'eau, manger, courir et prendre la pose. Je suis un mannequin pas très photogénique. Ma posture est drôle. Je suis awkward. Je prononce mal ce mot. Je veux être amicale, je dis regarde ! un oiseau ! mais c'est une mouette : tout le monde s'en fout.

L'oiseau vole. La phrase rampe. Rien avant le début, rien après la fin et rien entre les lignes. Je m'arrête au bord du chemin pour faire une liste sur mon téléphone.

Vrac en Folie : graines de lin, graines de citrouille, graines de sésame, graines de tournesol, dattes Medjool jumbo, raisins secs, flocons d'avoine rapide. Je me demande parfois ; serais-je plus belle et plus heureuse si je ne mangeais que du granola, des fruits et des graines ? Voilà le secret, picorer sans penser, viser la profondeur dans le sens du vide, que le soleil m'ensorcelle et me transforme en nuée de plumes.

Je traîne la joie dans ma sacoche noire à fleurs, compartimentée, trouvée chez Renaissance. Une voix s'inquiète – pourquoi le changement, pourquoi la destruction : c'est esthétique et c'est symbolique. À force de fantasmer sur une version améliorée de moi-même, je deviens un spectre niché. Ce n'est pas un jeu, les fantômes ! En observant les astres, je devine la vitesse avec laquelle je peux arriver à la capitale des dingues. La dernière pleine lune a essayé de me tuer, mais j'en ai déjà trop dit. Parler du mauvais sort excite le mauvais sort. Payer pour apprendre. J'aimerais être payée pour écrire un livre drôle : maman, papa, caca, suce. Je mange mes doigts et ils repoussent à mesure. C'est magique. Ça me stresse. Ça me fait rire. Ça me vide. Ça risque de disparaître à tout moment. Ça pointe le bouton sur mon nez déjà long, mais j'attire l'attention ailleurs. Je porte un corset, je bois de

l'alcool à friction, je me frotte à la patience de l'autre ; c'est bientôt fini.

Au fond de ma sacoche, une tortue me dit que la vie est simple quand on bouge sur une musique confortable, entre le tic et l'habitude. Essayer de ne pas perdre trop d'énergie, saluer chaque jour avec un déjeuner rituel, boire un café, prendre un bain, brûler doucement. Les mains peuvent imaginer qu'elles sont ailleurs, à la recherche d'une autre satisfaction. La tortue me dit que je devrais imprimer mes textes et retirer l'argent de mon compte bancaire, car une guerre numérique est en voie de tout faire sauter. Ce serait quoi, le pire ? Perdre mes fichiers Word ou perdre mes épargnes ? Mourir seule ou la fin du monde ? Le petit reptile bondit et prend la fuite. Sauve qui peut, éviter de courir après la tortue. Elle n'aime pas la compétition, elle ne veut pas perdre, elle ne veut pas gagner, elle n'ira pas chercher la balle, elle s'amuse toute seule, hors-jeu.

À seize ans, au bal des finissants, j'ai gagné le prix citron de la fille la plus perdue de l'école, puis j'ai croqué dans le quartier acide. J'ai revu ma façon d'occuper l'espace et mon lien avec la nature. Une mouche morte dans mon plant de piments forts.

Qu'est-ce que ça dit ? Et un cycle menstruel inverse au cycle de la lune ? Suis-je déréglée ? Perdue dans les étoiles ?

Je vais remplir mes pots chez Vrac en Folie, avec des graines riches en phytoestrogènes, favorables à l'équilibre hormonal féminin. La lune verra bien que je fais des efforts pour harmoniser notre relation, puis elle me rendra peut-être la grâce. Je parade au marché avec ma sacoche. J'achète un foulard assorti, pour couvrir ma tête lorsque le ciel pèse. J'attends septembre pour cueillir mes piments, qui devraient être sucrés à ce moment-là. Une façon de garder les pieds sur terre, sans m'attirer l'accusation de connaître ce qu'il est défendu de connaître derrière mes longs cils de gamine, que j'arrache aujourd'hui, quand l'un d'eux semble pousser hors de son axe.

La tortue est allée se loger au creux de mon oreille, avec son refrain : déjouer le miroir, plier l'histoire. C'est clouée à ma chaise que je rampe façon oiseau, une frénésie statique. Après, pour éviter la sclérose, je marcherai vers une épicerie à l'autre bout de la ville. Je pourrais ajouter des pépites de chocolat noir dans mon granola matinal. Je pourrais apprendre à courir sur les mains ou à faire la roue. Je pourrais m'offrir un

unicycle électrique, ainsi qu'un joli casque. Honorer l'angoisse et l'excitation. À partir de rien, créer du mouvement.



Le miel du piège

MATHILDE PELLETIER

*lorsque tu dors tu te tiens si loin
du déversement de ma contemplation*

Marie Uguay

comme la peau d'une clémentine pelée au couteau
plus je tombe moins je touche la table
muette et coupable la spirale
exige mon renoncement

perdue entre rêve et sommeil
je songe au printemps qui lace mes cheveux
aux cordes de sa guitare

seulement là ma longueur d'onde
ramollit au soleil

comme l'araignée perchée au plafond
je me tais

avec le plus grand sérieux du monde
mes joues je les roule dans du velours rose
tu y tiens mon affection la plus indélébile

je me rappelle de tout
jusqu'au pli de ta bouche
qui réveille mon nom dans ta voix

ma tendresse d'été blanchi
sans faute je me tais
tes yeux de fatigue je les cueille
tu t'en surprends encore

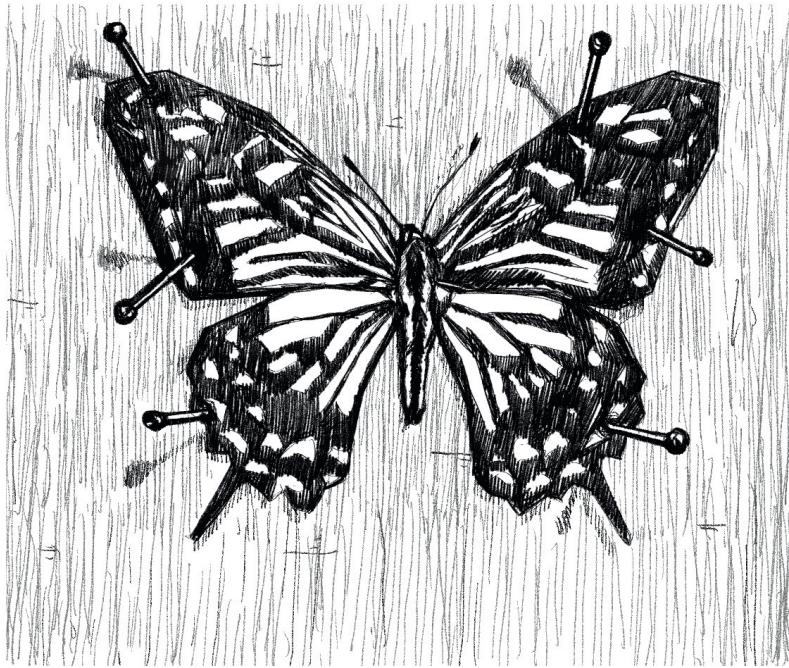
je nous imagine assis sur le balcon
avec tout le monde un soir d'été
il pleuvra tellement fort on ne pourra
pas regarder ailleurs rien faire d'autre
attendre que ça passe
un verre à la main

la forme de nos genoux nus comme des nuages
dans le ciel personne ne prend soin des détails
sauf moi
les orages les soirées fraîches
les beaux vêtements
ces choses-là prennent leur temps

je place ma sincérité à contre-jour
avec la pluie sur la fenêtre des taches
de rousseur : j'aimerais avoir
le temps d'aimer moins vite
nous prendre tous ensemble en même temps
une brassée de fleurs aux couleurs
ridicules et capricieuses

pour l'instant
je plisse les paupières quand je dois retourner
chez moi il y a une petite crampe
juste là entre mes sourcils
mais aussi à l'endroit où repose mon pendentif
sous mon cou (c'est là que je presse ma main)

quand je m'ennuie je nous pousse
en-dedans comme des enfants qui crient
trop fort passé neuf heures
même si je nous préfère intacts
les paumes écorchées
je nous promets d'abandonner moins souvent



l'état cosmique des solitudes

MARC-ÉTIENNE BRIEN

le banc de neige du voisin s'est dissipé des pissenlits
ont poussé contre les bâtiments et les attentes la
nuit dernière j'ai encore rêvé que je perdais mes
dents le sang de mes gencives sur mes doigts la
panique du réveil sur ma mâchoire coincée je me
brise sur ton absence j'essaie de dégriser dans le
bruit des oiseaux et le silence des chats qui passent
à travers mon stationnement le vent s'est levé sur
ma mer intestinale

j'apprivoise les tensions que me laissent les nuits où
les pleurs ont remplacé les premiers ronflements
j'avale de plus en plus de café pour me sortir de ma
lassitude je bois encore plus d'alcool tout au long de
la journée pour que le sommeil s'impose fuir le
goût amer du rejet dans la bouche me barrer le cou
à chercher où l'on voulait en venir je m'éclate sur
des souvenirs aux parois tranchantes fragments des
beautés qui me consument et me vident pourquoi
le feu la nuit tes tatouages pourquoi ta voix qui
s'éloigne je ne sais plus retomber sur mes pattes

ton départ avant d'avoir épluché chacune de tes parcelles ne pas connaître par cœur l'historique de tes blessures celles que je frôlais des doigts sur ta peau de batailles les autres connues par confidences oublier progressivement les variations de ton rire et les différents angles que prennent tes lèvres lorsque tu souris

je suppose qu'il y avait quelque chose du confort
qui s'est éteint une couverture sur les deux hivers
où nous avons usés mes épaules à porter les
attentes *pour t'appuyer dans mon lit* je réapprends à
dormir ignorant où je vais mener mes mensonges
d'accalmie si nos rêves ne partagent plus la même
couleur

j'ai embrassé quelqu'un d'autre dimanche pour
aucune bonne raison je peux encore articuler les
mots qui attirent les lèvres et ferment les yeux dans
la confiance des mains séparées des cheveux aux
fesses j'ai embrassé quelqu'un pour rien pour me
faire du bien peut-être du bien à quelqu'un toutes
les raisons pour défriper mon cœur raturé de
mauvaises décisions nous couchons ensemble pour
rien dans tous les sens tourne encore tourne je
cherche tes yeux tes cheveux mais pas suffisamment
je sue et feins de jouir l'abandon est ma porte de
sortie nous nous reverrons peut-être pour partager
notre essoufflement j'ignore ce qu'il faut pour
combler nos vides il n'y a que des déçus quelques
vestiges de guerres dans mon dos *vallée des cicatrices*
où brûlent égratignures et couteaux

mon téléphone ne sert à rien me souhaite ni bon matin ni bonne nuit personne n'a besoin de me dire je t'aime chaque vibration est une alerte de radio-canada soulignant un autre malheur dans l'état cosmique des solitudes

Comment conserver un nid ?

GABRIELLE MORIN

Au printemps dernier, ma mère m'a annoncé qu'un merle nichait sur la lanterne de son balcon, à seulement quelques pouces de la porte patio. Sans même se concerter, on a toutes les deux commencé à parler moins fort, à marcher sur la pointe des pieds, à faire des détours pour ne pas passer trop proche du nid en surveillant du coin de l'œil ses œufs. Le merle n'habitait qu'à quelques centimètres du terrain, mais sa présence emplissait l'espace dans un rayon de 10 mètres autour de son nid. La zone se prolongeait jusque dans notre cuisine, où nous surveillions ses mouvements. J'aimais penser que nous étions ses complices, membres d'un même comité dont le but serait de faire naître des oisillons en santé. Lorsque je me sentais plus pessimiste, je nous envisageais comme une source de dérangement continue que nos efforts serviraient à atténuer. Les deux pins immenses au bout des maisons en rangée me rappelaient que le quartier avait déjà été forêt.

Quand les œufs ont éclos, j'en ai voulu aux voisins de faire un BBQ de famille, à ma mère d'élever la voix

pour s'adresser à ma tante, à mon petit cousin de courir sur les talons. J'ai consulté un forum d'ornithologie où on m'a rassurée, *les oiseaux ont une moins bonne oreille que les mammifères*. Si nous avions fait la fête tous les soirs, dansé sur le balcon, crié au téléphone, la trajectoire des merles aurait peut-être été exactement la même. Nous étions tout de même fières quand ils ont quitté le nid, récoltant la part de mérite que nous nous étions attribuée.

À l'automne, ma mère trouve un nid intact en débroussaillant le jardin. Il ne restait plus rien sur la lanterne où elle avait découvert l'autre, mis à part quelques brindilles qui restent à ce jour indélogables, incrustées dans la structure même du luminaire. Le vieux nid aurait pu être n'importe lequel parmi les dizaines dissimulés dans la haie, mais, sans émettre aucun doute, nous avons fait comme si c'était le nôtre.
Tu peux le garder en souvenir, si tu veux.

Revenue à mon appartement, j'ai déposé le nid sur mon bureau, près de ma fenêtre. Incapable de m'en départir, j'ai regardé ses brindilles s'assécher. Tous les jours, je balayais de minuscules plumes sur le plancher de ma chambre. Les retirant une à une de mon porte-poussière, j'ai envisagé la possibilité de les réinsérer dans les entrelacements du nid. J'aurais ainsi pu

ralentir sa désintégration, mais tout autant précipiter sa disparition par un seul faux mouvement. J'ai fini par déposer le petit amas de plumes dans mon coffre à bijoux. À chaque paire de boucles d'oreilles retirée, je craignais de les voir s'envoler.

Pour savoir l'entretenir, il aurait fallu être un oiseau. Je ne pouvais que limiter les dégâts. Fallait-il contrôler le taux d'humidité ? La température ? Mettre le nid sous une cloche de verre ? J'ai à nouveau demandé conseil dans les forums d'ornithologie, espérant peut-être y trouver des experts ou des collectionneurs de nids – ma nouvelle communauté ? Je n'ai reçu qu'une seule réponse : il fallait le remettre dehors. Les merles recyclent parfois leurs vieux matériaux. *C'est la meilleure façon d'aider les oiseaux.* Imaginant mon vieux tas de brindilles démantelé, j'ai frissonné. Je resterais fidèle à mes merles.

Un jour, je me suis résignée : aucun de mes efforts ne ralentirait la disparition du nid. Pour apaiser mes angoisses, j'ai commencé à documenter ses changements d'apparence dans un carnet. Je ne me souciais presque plus de ce qui se passait à l'extérieur. C'était le printemps à nouveau, j'aurais dû prendre de longues marches sur la grève pour assister au retour des oies. Mais sortir signifiait courir le risque de rater un

événement majeur – l'envolée d'une plume (elles se faisaient maintenant rares) ou la chute de l'unique feuille morte accrochée à son côté gauche. Sortir signifiait aussi voir des nids partout. Des nids dont les oisillons seraient mangés par une grenouille, des nids qui tomberaient du haut d'un arbre scié, des nids construits là où il restait de la place. Seule la prise de notes m'apaisait, alors j'ai décidé d'y dédier tout mon temps.

Parfois, le chant d'une tourterelle me faisait lever la tête. Je cherchais l'oiseau à travers la fenêtre, soudainement triste de ne pas assister à la vie du dehors. Ça ne durait que quelques secondes, puis j'étais ramenée à la tâche par le sens du devoir. À ma tristesse se succédait la satisfaction de pouvoir conserver une chose, aussi petite soit-elle.

Il faut bien choisir ses engagements.

Taire le ventre

FRÉDÉRIKE CLERMONT

je tairai les noms
engloutirai la douleur
sans manière

le ciel ne s'ouvrira pas au-dessus de nos
langues brûlantes

fermer mon corps
porter le trop-plein de larmes
au bas du ventre
et la colère
qui déforme nos caresses

je salue le silence
couds mes lèvres par amour

mais

quand
les pieds en étrier
on trouve qu'une souffrance
en vient d'une autre
plus loin

subtile

un oui un non
la conscience ou bien l'absence

le calme
se fait impossible

grands H
tu bois le sang à belles lampées
attends que nos genoux se marquent
de pouvoirs obscurs

je deviens ton instrument
à parole venimeuse

tu dis

le pouvoir est une chose qu'une seule côte ne peut
supporter

mais je serai absente
de vos lumières trop blanches
hypocrisie javellisée
dans vos jardins de terreur

je parlerai plus fort

rêverai
qu'on m'aime
avec la puissance
du bas-du-fleuve

avec la force
du gaslight
et de l'abus

je
rêverai

quand le soleil
couchant
lumières encore éteintes
seul un mince filet de jour
éclate et m'aveugle

que me fais-tu ?

Ces mots

IVAN BERQUIEZ

D'abord, tu as douze ans.

Peut-être onze. Tu sais déjà reconnaître quand les cases débordent, tu as bien retenu toutes tes leçons. Tu m'apprends les mots que tu connais par cœur, tu me les assènes comme autant de pierres, de coups de tampons. Ma première semaine au collège, et voilà le nouveau vocabulaire. Le soir, chez moi, je recopie ces mots à l'encre rouge, la tête qui bourdonne, hagard de tant d'attention. J'ai dix ans et je ne sais pas encore identifier l'angoisse.

Pendant quatre ans, tu m'appelleras par ces mots chaque fois que tu me croiseras, exactement comme on salue. Ils deviendront mon nom, mon baptême : tu me nommes comme on crie au blasphème. Formuler ces mots à mon égard, ça veut dire que tu me vois autre, que tu te distancies de moi. Tu prêches ta bonne parole et bientôt, tu prolifères telle une mousse. Bientôt, tu es chaque bouche, chaque regard, chaque geste, chaque couloir, chaque moment – tu es un consensus. Comme toi, je ne sais pas bien ce que ces mots veulent dire, comme toi, je sais très bien ce qu'ils font.

Pendant quatre ans, je ne dirai rien. Sous-entendre est déjà trop – les représailles. Et lorsque je fais allusion aux mots, je vois dans le regard des adultes la suspicion. Eux aussi savent les cases, et mes débordements (poignets, voix, poèmes dans les marges, copines jamais copains). Ils ne disent rien, alors moi aussi, j'apprends à taire.

Tu as quinze ans quand je te quitte. La liste des admissions me fait découvrir ta vie : l'an prochain, tu pars en apprentissage ; tu redoubes ; tu entres au lycée du quartier. Moi, j'ai préparé mon coup. Je suis prêt à apprendre le russe et le grec ancien pour rejoindre l'établissement à l'autre bout de la ville. J'ai quatorze ans, presque rien, mais j'ai mes bonnes notes. Elles me sauvent.

À la première pause, je suis abasourdi. Quelque chose est nouveau ; c'est le silence. Ici, personne ne connaît mon nom, ni ne prononce les mots. Ici, on accepte, on s'en fout, et même quelques personnes me sourient. Ici, je me dis que tu es parti pour toujours.

Pourtant, quelque chose dans mes entrailles se met à comprendre le sens de tes mots. Des papillons pointent dans le creux de mon ventre. Moi qui t'ai toujours juré que non, qu'il y avait erreur, que tes mots ne

m'allaient pas, dénégation ma seule défense, je réalise que je t'ai menti. Que tu m'as vu avant moi-même. Et que tu n'es jamais parti. Tu as juste changé de forme, désormais tapi dans les fissures et les moiteurs de mon cerveau, bien au chaud auprès des mots que tu as plantés comme des bombes. À nouveau, je ne dis rien. J'écrase les papillons sous mes semelles.

Heureusement, il y a les filles. Amies, protectrices, bénédicteuses, très gentilles, c'est-à-dire très fortes. Elles m'attendent. Quand enfin je leur révèle la couleur sous mes cernes, elles ne m'en veulent pas de t'avoir menti : elles me prennent dans leurs bras. Et elles m'emmènent, avec elles, aimer les garçons.

Tu m'avais fait croire que cela aurait un goût d'interdit, de glauque, de monstre. Pourtant ces lèvres sur les miennes m'ont dit facilité, naturel, liberté. J'ai percé le ventre de tes mots, je les ai vidés de leur suc, je les ai laissés s'échouer, s'assécher, devenir de vieilles peaux. J'ai choisi d'autres noms, plus corrects, pasteurisés. Je les ai prononcés. Et j'ai fait l'amour.

Tu n'as pas aimé ça. Quand j'ai emmené mon amoureux au parc, tu as surgi des buissons. L'unique chose que tu as dite, c'est mon nom – cette fois, au pluriel. Tu as tapé dans son visage, tapé dans mes

mollets, mon dos a claqué le sol. Tu es reparti, ton travail était fait : j'ai continué ma vie comme en terrain de guerre, sans jamais plus oublier ta présence. Tes mots étaient regonflés, jetés partout, sur les murs et à la gueule, dans les brimades et les manifestations, toujours acides comme la mort. La douleur a gravé dans mes lombes qu'un jour, sans doute, tu me tuerais dans la rue. Je n'aurais nul contrôle sur tes mains, nécessairement plus puissantes que les miennes ; je suis faible alors je ne fuirais pas ; toute résistance ne serait qu'insolence, qui attiserait ta violence ; je saurais seulement tomber au sol et te laisser faire ce que tu veux ; attendre et espérer que ton genou n'obstrue pas ma gorge, que mon œil n'éclate pas, que ma côte ne transperce pas mon cœur. Mais je me suis surpris à préférer ce risque à l'alternative (que tu me tues dans ma tête).

Alors, j'ai lu les mots des autres. Ils m'ont appris que pour ôter le pouvoir de tes mots, je devais te les voler. J'en ai fait des talismans, des jeux de société. Je les ai ornés de dorures, de salive et de miel ; de rose, de nacre et de soie. Je les suis devenu. Les filles aussi écrivent des mots. Elles disent la peur dans la rue, la peur partout. C'est un peu différent, pourtant j'ai le sentiment de les comprendre précisément. Les filles sont le feu, plus que jamais elles sont mes sœurs.

Un soir, je sors de la fête d'anniversaire de l'une d'entre elles. J'ai dansé, j'ai ri, je veux continuer à ne pas avoir peur, je décide de marcher dans la nuit.

Derrière moi, des pas se rapprochent. Je pense au spectacle que j'ai vu la semaine précédente, où un de mes frères déclamait que rien n'a changé : nous nous faisons encore courser dans la rue. Derrière moi, une voix me crie : Madame, Madame. J'ai trente-et-un ans et il est temps de payer pour mes cheveux et ma démarche, mon manteau et ma désobéissance. Derrière moi, je sais que c'est toi. Quand tu me vois, tu dis que je suis mignon, de cette manière qui veut dire : dégueulasse. Tu es à côté de moi, tu me réclames de l'argent, je n'en ai plus. Tu ne veux pas que je refuse, tu veux plus que ça. Tu m'attrapes, me pinces le bras. Je me dis que j'ai trente-et-un ans et que ça s'arrête maintenant, j'ai trente-et-un ans et tu m'as retrouvé.

Mais alors je pense aux filles. Elles ont dit comme on leur a appris qu'elles étaient faibles : dans un monde binaire, si statistiquement on est moins fort, alors on est faible, et si on est faible, on est rien, l'autre est tout. Les filles ont dit à quel point c'est faux. Cette nuit

je ressens leur colère. Ça s'arrête maintenant. Je te regarde et je te dis les mots :

Maintenant, tu me lâches, et tu dégages.

Tu me lâches, d'abord, mais tu ne dégages pas. Ta présence menace, verticale. Alors, je pense au spectacle de la semaine dernière. À cette fiotte, cette tapette, ce pépé qui a employé le mot : courser. Ce mot veut dire qu'on court; qu'on le peut; qu'on en a le droit.

Pour la première fois de ma vie, je cours. Je deviens le vent, je deviens le feu. Je cours mal, lentement, juste assez pour te laisser derrière moi, juste assez pour être libre.

Maudite Française

TITOU SI ALLOUCH

HANNA ADDA : une postdoctorante.

DRE LÉGER : la psychologue.

LA RÉCEPTIONNISTE : nouvellement en poste.

UNE INCONNUE

Montréal. Une clinique, quelque part sur le Plateau Mont-Royal. Hanna Adda suit une thérapie avec le Dre Léger depuis plusieurs mois.

DRE LÉGER : Bonjour Hanna. Entrez, je vous en prie.

HANNA, *en pleurs* : Bonjour Dre Léger. Merci...

DRE LÉGER, étonnée : Prenez un mouchoir. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ?

HANNA, *une fois assise* : Un petit problème avec la réceptionniste.

DRE LÉGER : Ah ?! Quel genre ?

HANNA, *essuyant ses larmes* : Elle m'a fait attendre un long moment avant de me répondre. J'ai tenté de lui faire

comprendre que son attitude n'était pas professionnelle.
Et j'ai eu droit à un « maudite Française ». Voilà...

DRE LÉGER : La dame aux cheveux courts avec des lunettes ?

HANNA : C'est bien elle... Première fois que je la vois. En tout cas, sacré numéro votre nouvelle recrue !

DRE LÉGER : Elle fait juste un remplacement de maladie.
(*Dubitative.*) Mais qu'est-ce qui a mené à l'insulte au juste ?

*

HANNA : Bonjour, j'ai rendez-vous à dix heures, avec la docteure Léger.

LA RÉCEPTIONNISTE : Un instant madame, je règle la hauteur de mon siège. Ça s'ra pas long.

HANNA : C'est juste que j'attends au comptoir depuis dix minutes.

LA RÉCEPTIONNISTE, *en soupirant* : Inquiétez-vous pas, c'sra pas long. (*Un moment.*) Alors, votre rendez-vous est à quelle heure ?

HANNA : Dix heures, avec la docteure Léger.

LA RÉCEPTIONNISTE : Parfait. Votre nom ?

HANNA : Hanna Adda.

LA RÉCEPTIONNISTE : Ayoye ! Hanna Adda ! C'est pas mal compliqué votre affaire ! Tous ces A... (Rires.)

HANNA : À part la double consonne, je vois pas de difficultés majeures, désolée. De toute façon, je suis enregistrée dans le système. À la lettre A, comme la première lettre de l'alphabet. Ça devrait pas être trop compliqué !

LA RÉCEPTIONNISTE : Wô minute. Donnez-moi l'temps d'regarder, je sais y'est où votre nom !

HANNA : Pardon ?! Ça fait un moment que j'attends devant le comptoir à vous regarder papoter. J'ai mon rendez-vous dans cinq minutes et j'aimerais bien, si ça vous dérange pas, ne pas être en retard.

LA RÉCEPTIONNISTE, *à voix basse* : Maudite Française à matin...

HANNA : Ce n'est pas bien ce que vous faites madame. Vraiment... Votre attitude est condamnable par la loi, vous savez ?! Et je vais vous dire, c'est la première fois que je suis servie par quelqu'un de si peu professionnel !

LA RÉCEPTIONNISTE, *à voix basse* : On se calme le pompon...
(*À voix haute.*) Deuxième étage, salle 20 !

HANNA : Allez ! Je vous souhaite une bonne journée ! Et merci pour votre sortie xénophobe, complètement gratuite !

Hanna s'éloigne en entendant la réceptionniste s'énerver.

LA RÉCEPTIONNISTE : J'te l'dis ce monde-là, ça se prend pas pour de la marde ! Monter sur ses grands chevaux d'même...

*

DRE LÉGER : Ok j'en conviens... Plutôt inadmissible comme attitude... J'irai lui parler tantôt. En tout cas, poursuivez s'il vous plaît.

HANNA, *énervée* : Non, mais sérieux, elle met un quart d'heure pour bouger du fond de la pièce au comptoir et

après je dois me taper ses remarques sans filtre à deux balles ?! Non, merci! Intérieurement, je bouillonnais.

*

Hanna sent la colère monter en elle. Elle part se réfugier un instant dans les toilettes, avant de rejoindre le cabinet du Dre Léger.

HANNA, *hors d'elle* : Putain de merde ! Mais c'est quoi cette conne en lettres majuscules !

Elle jette son sac contre le mur en poussant un cri de rage.

UNE INCONNUE, *frappant à la porte* : Ça vas-tu ben là-dedans madame ? Je peux vous aider ?

Hanna reprend son sac et sort de la pièce.

HANNA : Bonjour... (*Sourire gêné.*) J'ai laissé tomber mon cell dans la bol de toilette !

*

DRE LÉGER : Donc la réceptionniste a clairement provoqué l'éruption volcanique en vous. Pourtant, vous êtes entrée dans la pièce en pleurant...

HANNA : Je sais bien... D'un côté, je me suis sentie agressée et de l'autre je me suis sentie... Comment dire... Je... Je me suis sentie reconnue.

DRE LÉGER : Intéressant...

HANNA : Et je crois qu'au fond de moi... (*Une pause.*) Je crois qu'au fond de moi, ça m'a fait du bien...

DRE LÉGER : Je me rappelle qu'à la première séance, vous vous êtes définie par un triple « je » ...

HANNA : Oui. Française, amazigh et arabo-musulmane.

DRE LÉGER : Donc l'insulte de tantôt était dirigée contre Anna la Française...

HANNA : J'imagine que c'était l'idée.

DRE LÉGER : Hanna, j'aimerais que vous verbalisiez pourquoi vous vous êtes sentie *reconnue* en vous faisant insulter et pourquoi étrangement, ça vous a fait du *bien*. Parce qu'à priori, quand on se fait insulter, on se sent plutôt mal, non ?

HANNA : On est d'accord ! (*Rires.*)

Hanna s'enfonce dans le fauteuil.

DRE LÉGER, *elle avance son buste, en posant ses deux mains sur ses jambes croisées* : Hanna, pouvez-vous répondre aux questions s'il vous plaît ?

HANNA, *se relevant* : Comment dire, c'est pas agréable de se faire insulter, surtout quand l'offense touche votre identité. En même temps, en m'attaquant à mes origines, elle m'a reconnue comme étant de France. Vous savez, je vous ai raconté qu'il m'a fallu mettre plus de cinq mille kilomètres entre mon propre pays et moi pour être perçue comme cent pour cent française.

DRE LÉGER : Et que sont devenues Hannah l'amazigh et Hanna l'arabo-musulmane ?

HANNA, *sur un ton jovial* : Mortes et enterrées six pieds sous terre ! (Plus sérieusement.) En fait, à mes vingt et un ans je suis devenue Anna la Française, un point c'est tout.

DRE LÉGER, *elle feuillette son cahier puis s'arrête sur une note* : À cette même époque, vous décidiez d'enlever le « h » de votre prénom pour franciser son usage, n'est-ce pas ?

HANNA : C'est-à-dire que j'en pouvais plus... Soit je faisais ce choix, soit je devenais folle... Mais quel est le rapport avec la réceptionniste ?

DRE LÉGER : Hanna, peut-on envisager que l'événement de ce matin ait remis en question votre choix ? Je veux dire, regardez-vous d'avoir décidé un jour d'être seulement Française ?

HANNA, troublée : Je sais pas quoi vous répondre...

DRE LÉGER : C'est correct Hanna, c'est correct... Ça me fait penser à cette histoire dont vous m'avez parlé la semaine dernière sur le papillomavirus. Avec l'infection, vous disiez avoir eu l'impression de revenir à la case départ...

HANNA : Oui, un peu comme si (*elle mine les guillemets avec ses doigts en souriant*) « le Dieu tout puissant » me punissait de vivre ma sexualité librement. (Pause.) La vérité, c'est que l'I.T.S. m'avait pas mal secouée...

DRE LÉGER : L'I.T.S., la grossesse surprise et aussi la question de l'interrompre ou pas...

HANNA : J'ai eu beaucoup de choses à gérer au même moment, c'est certain... Pour l'avortement, j'ai lu plein

de sourates et hadiths. Je voulais savoir ce qui était licite et illicite dans la pratique de l'I.V.G. en Islam. J'ai même échangé avec un imam qui m'a confirmé être dans les temps.

DRE LÉGER : Hanna, est-ce qu'on pourrait dire qu'à la découverte de votre grossesse vous avez eu besoin de ressusciter votre autre « je », l'arabo-musulmane, entre autres, pour vous aider à prendre une décision importante ?

HANNA, *à nouveau déstabilisée* : Peut-être, je sais pas...

DRE LÉGER : Et concernant le papillomavirus, vous avez effectué des recherches ou consulté un religieux ?

HANNA : Bien sûr que non! (Rires.) Je veux dire, les maladies sexuellement transmissibles dans le monde arabo-musulman ça n'existe pas, du moins dans ma communauté ! Chez nous, c'est tabou la sexualité. On vit dans un film de Walt Disney ou un conte de fées si vous voulez ! (Rires). Mais pas dans le style des *Milles et une Nuits*, on est plus ici dans le registre des frères Grimm ou de Charles Perrault. (*Elle rit à nouveau, mais sur un ton faussement guilleret*). Il était une fois un homme et une femme, tous deux vierges qui se marient. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Fin de

l'histoire! (*Sérieusement.*) Les I.T.S., c'est pour les impurs ou les mécréants, comme les Françaises... Faut que vous sachiez que ce genre de problème ne peut pas arriver à une Arabe. En théorie évidemment...

DRE LÉGER : Ça ne peut pas arriver à une Arabe, par contre, à une Française...

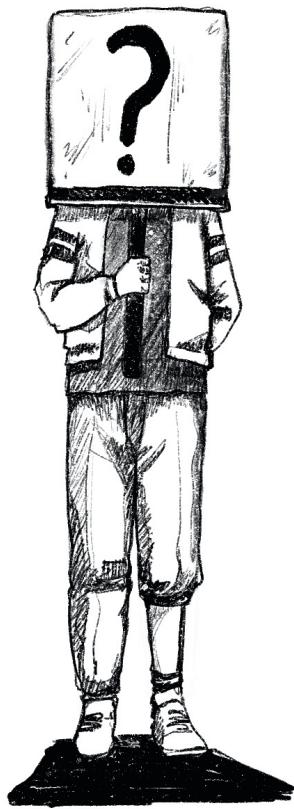
HANNA : Ben oui, la Française est une *femme libérée*. Les I.T.S. c'est le risque qui vient naturellement avec son mode de vie. Du coup, quand vous êtes Arabe et que ça vous arrive... (*Pleurs*).

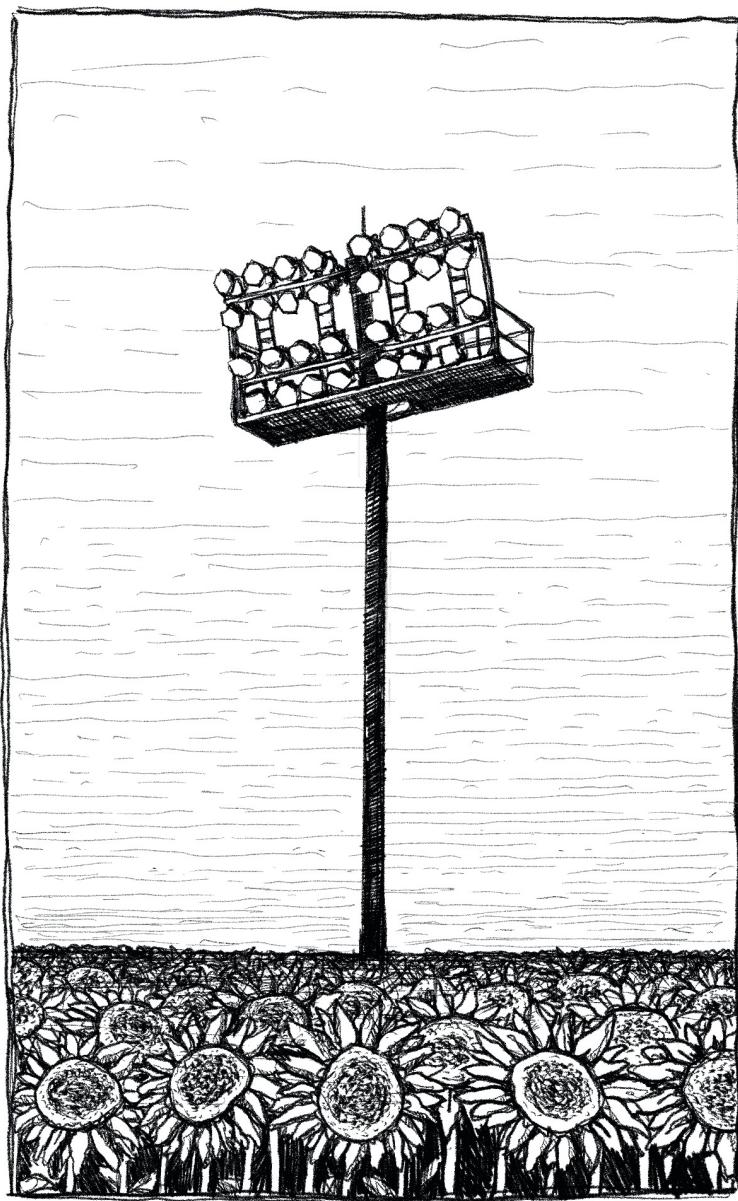
DRE LÉGER : Hanna, voulez-vous faire une pause de quelques minutes ?

HANNA, *attrape un mouchoir* : Ça ne sera pas nécessaire. Par contre, la boîte de kleenex je la garde à portée de main, au cas où...

Les deux femmes échangent un sourire complice.

HANNA, *redresse sa colonne* : Dre Léger, reprenons s'il-vous-plaît. H-Anna-h est prête.





virgo season

ELENA DAKKA

on fête mes 23 ans

je n'ai pas le permis je me nourris exclusivement
de pâtes au beurre je fais des études supérieures
pour éviter de me faire écraser par le monde du travail
j'engloutis tous les chocolats de mon calendrier de
l'avent le premier décembre je ne sais pas être
raisonnable j'appelle trop souvent ma mère je
mange des céréales à trois heures du matin je
coupe mes cheveux seule je ronge encore mes
ongles je blâme mon signe astrologique pour mes
mauvaises décisions je nie mon intolérance au
lactose je n'arrive pas à conserver une relation
amoureuse saine j'ai trop d'émotions

je souffle mes bougies

j'ai perdu

mes meilleures idées le prénom de mon premier
crush des amours imaginaires des messages
importants le goût de ta salive mes larmes la
voix de mon père la chaleur des rayons du soleil
qui embrassent ma peau un ongle rose des bouts
de soirées d'été des soupirs l'odeur de ton cou le
matin le rêve incohérent de la nuit passée mon
ancien numéro de téléphone le sommeil la clé
de mon ancienne maison le souvenir du sourire
sincère de ma mère ma patience ma meilleure
amie d'enfance la couleur du ciel au printemps
mon souffle

mon temps

j'ai menti

je ne trouve pas son bébé cute je souffre encore
de ton absence je n'ai pas été guérie par le temps

je n'ai pas oublié de répondre je n'avais juste pas
envie de parler sa nouvelle robe ne lui va
absolument pas j'ai pleuré ce matin j'ai cassé la
théière antique de ma mère il y a quatre ans j'ai
peur de rester seule éternellement je fume encore

je ne me suis pas lavé les cheveux depuis trois jours
c'est du shampoing sec je n'ai pas envie de venir
j'ai définitivement égaré les boucles d'oreilles qu'elle
m'a prêtées

je ne me souviens pas d'avoir déjà été honnête

j'attends

de revoir l'océan la fin de ma crise d'arrêter de
boire autant que la couleur de tes yeux me revienne
 que mes cheveux repoussent de me faire
pardonner la fin de l'hiver que mes angoisses
nocturnes se taisent mes prochaines règles une
bouffée d'air frais que mon mal de tête cesse le
retour à la maison de gagner en maturité
d'oublier ton parfum le prochain fou rire qu'on
s'aime à nouveau l'appel de ma mère une idée
de poème originale que la poussière retombe que
les blessures cicatrisent

et l'anniversaire suivant

exister en robe

MADELEINE LEMYRE

invincible et immortelle
jusqu'à preuve du contraire
je vis dans un non-temps non-espace
pour ignorer mon manque d'inertie
j'arrache la mousse qui protège l'écorce

à avancer toujours
je tourne en rond
jusqu'à pogner le haut-le-coeur

tout est urgent quand t'es urgentologue
tout est urgent quand tu fais de l'anxiété
tout est urgent quand t'as passé
les deux premières années
de ta vie adulte
à faire sweet fuckall

un yolo qui dérape
tatoué sur une tachycardie

ça me déprime de ralentir

je me sens obligée de vivre
la vie à son plein potentiel
mais je me réveille toujours un peu plus fatiguée
les plans tombent à l'eau
les nouvelles sont mauvaises
le gaz coûte cher
mes parents me manquent
même s'ils parlent toujours trop fort

ce soir c'est mr. FOMO qui me traîne au club

le vent artificiel me décoiffe sur le quai du métro
ça me tente même pas de sortir
ça me tente jamais
mais je

1h30 du matin

c'était une de ces soirées de marde
15 piasses pour entrer
tout de suite l'envie de fuir

les vautours tout autour
de mes belles amies qui dansent comme des reines
pognées dans une boîte de verre
on étouffe

personne danse sauf les reines
nos moves manquent d'enthousiasme
ça fait trois fois que je fais le robot
ça commence à être moins drôle

j'ai soif le bar voulait pas me donner d'eau
un crime de marde

mon bus est jamais passé j'attends à terre
un bibelot
qu'ils sifflent
regardent
convoitent

premier gars essaie de croiser mes yeux qui louchent
me demande trois fois où j'habite
j'ai pas envie de te parler chum j'ai juste envie de
rentrer chez nous
caler huit verres d'eau
manger une pinte de crème glacée en silence

deuxième gars me demande des directions
fuck you esti
cherche ton chemin sur ton cell comme tout le monde
j'ai mal aux pieds mais je me lève
tu es debout juste à côté

2h du mat c'est pu une heure pour cruzer
mes yeux brûlent ma gorge brûle
mais pas mon cœur chum

tu pars dans la mauvaise direction
c'est de plus en plus clair
t'as jamais eu l'intention de prendre le bus

je commence à détester ma belle robe neuve
pourquoi tout le monde essaie de cruizer mon cadavre
à 2h53 du matin ?

mes amies de St-Bruno sont déjà dans leur lit
je suis pu capable de la STM

demain je fais mon premier don de sang
si je m'évanouis au moins
ça me fera une pause

Quand le party y'est fini

LAURENCE DUBUC

À dix minutes de chez mes parents a lieu un rave costumé. Déguisée en chat comme à mon habitude de fille un peu basic, je m'y rends avec mon chum Zed en clown, un Arnaud en vache qui ne lâche pas le chauffeur et lui parle de la situation politique au Maroc, et un Frank en chauve-souris. Le taxi est un event en soi, une fête ambulante aux lumières multicolores agrafées au plafond, on en oublie presque qu'on a oublié nos billets chez moi et qu'on doit y retourner. L'argent, on ne comprend pas encore le principe. Même qu'une fois, je l'ai vu de mes yeux vus, Frank a fait voler des vingt piasses dans un mosh pit. Reste que, les quatre, on calcule notre budget en temps passé à nettoyer les planchers gras de notre fast-food respectif, alors on grince des dents quand le compteur monte. La vannette s'immobilise jusqu'à une clôture en métal s'ouvrant sur un sous-bois et sur quelque chose, au fin fond, qui ressemble de plus en plus à des festivités.

Nas nous attendait dans la file pour rentrer sur le site, j'ai tardé à le reconnaître à cause de son masque

d'Illuminati qui a clairement intrigué un genre d'Alice au pays des merveilles avec une hache dans la tête. Les gens se dispersent à travers les arbres. On avale une pincée d'agent chimique X et Frank m'offre de lécher les résidus du baggy. En profitant de ce traitement royal, je constate dans le reflet d'une vitre qu'il s'agit d'une bonne soirée pour ma face. En cas de besoin, je me croirais presque prête au combat.

*

On ne s'entend pas sur comment on a envie de tuer le temps et notre groupe se dissémine. Nas disparaît dans le sous-bois avec Alice. Arnaud a reconnu des gens. Il connaît tout le monde, ce mec. J'enlace Zed et ses pupilles déjà immenses. Il ne s'est pas encore trouvé de job depuis qu'on est rentré de notre voyage. Je lui permets de tout oublier pour une coupe d'heures et m'envue avec Frank vers le feu de joie. Je le vois au loin rejoindre ses nouveaux amis pas très fréquentables et je m'ennuie déjà.

*

La nuit gronde sur des rires, des soubresauts, mais aucune vocifération. Quelqu'un a chanté du Pagail et ceux qui connaissaient sa toune ont entonné en

chœur, tout doucement, le rappeur de chez nous mort à presque mon âge. On n'entendait plus qu'un murmure. Maintenant, je suis convaincue que les gens autour du feu forment un bastion d'individus qui se ressemblent tous un peu là où ça compte.

Frank et moi faisons l'analyse psychologique de tous nos amis et rêvons à haute voix et sans respirer de nos mille projets : tourner un film enregistrer un album écrire un livre sauver le monde... En espérant que nous réaliserons pour de vrai au moins un de ces souhaits. Sinon, notre discussion deviendra un autre souvenir pathétique à s'en tordre le ventre. Pour ne pas voir nos rêves s'envoler, je trace notre pacte dans le sable avec une branche. Frank me dit que je devrais finir mes phrases et je lui réponds que son amitié me guérira. Ma langue est rangée à l'endroit prévu à cet effet, mais ma mâchoire craque, je lui ai dit, j'ai dit, Frank, je l'entends mon gars. Une édentée hurle au ciel qui est particulièrement bas ce soir, à portée de main, je dirais, elle agite son bras gauche recouvert de bracelets d'événements divers. Pendant que son été défile sous mes yeux, je me demande si elle porte un costume. Avant, ça me faisait drôle de côtoyer des vieux tripeux dans des endroits pareils, car ceux-ci contrastaient avec mes propres vieux, qui dorment dur

à l'heure qu'il est, mais à c't'heure je sais que le besoin de se défoncer la gueule, avec le temps, s'en va nulle part.

*

Ça a passé trop vite. La musique s'essouffle, nos corps s'épuisent. Un à un, on perd pied, on perd la face, on déboule jusqu'à une solution de rechange, le char de Nas, lui, Frank et moi. La progression de la nuit entraîne le froid dans son passage. Je m'accroche aux derniers relents de drogue comme à un souffle qui s'épuise. Quelle tragédie quand la magie s'estompe. Tout d'un coup, ça me revient, mon passe-temps favori ne s'inscrit en rien dans mon développement durable. J'aurais peut-être dû entretenir ma feue passion de la sixième année pour le scrapbooking.

*

Je ne sens plus mes orteils. La radio nous ranime à chaque heure, quand on vérifie si le matin se rapproche. Les célébrations comme un pouls accéléré à la portée de mes doigts, j'essaie de les prendre comme au Imax, et calcule que la fête n'est pas à veille de finir. Arnaud est parti. En avant, Nas claque des dents et

Frank s'allume sur ses butchs de clope. Mon Zed n'est toujours pas rentré. J'attends qu'il me rejoigne sur la banquette arrière. Recroquevillée dans un noeud de bras pis de jambes, je lui garde une place.

*

Pour faire renaître les étincelles restantes, je mets une bûche, appelle ça comme tu veux : de l'amour, du déni. J'échange mes idées de grandeur et projette un film de notre voyage extraordinaire avec Zed, la plage nudiste et l'éternité dont s'imprègnent toutes les premières fois. J'oublie l'engueulade de l'Irlande pour me concentrer sur l'air tranchant de l'Islande ; comment celui-ci se mêlangeait aux glaciers. J'achève le défilé des villes visitées en désordre, mais certaines images, certaines sensations ont perdu de leur définition. Avant, je buzzais sur des souvenirs, comme enfant, je buzzais sur des Barbies pendant qu'il gamait avec ses amis. J'étais chill, promis. J'en viens juste à trouver ça tough de vivre dans le passé quand le présent ne l'accote pas.

*

Dépossédée de toute substance, j'ai fait le tour pour trouver Zed et n'ai trouvé que quelques crinqués

agitant les bras sur les mêmes rythmes matraques, mais avec une musique qui aurait perdu de sa grandeur pour devenir un long râle répétitif. L'endroit où nous avons transposé nos espoirs tout à l'heure reprend ses couleurs et n'a plus l'ombre d'une promesse : une cabane à sucre commerciale, la même visitée par ma cohorte en secondaire cinq. Avec la fumée en moins, je vois différemment les toilettes, tantôt, une série de miroirs dévisagés, maintenant, le lieu où mes amies et moi avions bu dans une flasque pour vivre une « expérience ». Constat brutal de l'âge et du temps qui passe. Sérotonine à moins quinze.

Après des allers-retours, je le retrouve enfin au fin fond de la bâtie, complètement défoncé ; il file doux, les yeux fermés. Il danse encore, perdu dans son monde et, même si je suis un peu fâchée, je le trouve beau.

On a eu vingt-et-un ans le mois dernier et je pleurais la tête contre la table en béton du McDo l'autre matin, ressentant dans tous les os de ma faible constitution le fait que je n'ai plus vingt ans. En plus, ces jours-ci, tous les amis de nos amis se payent des visites en psychiatrie. Fait quand je le regarde aller, des fois, j'ai peur qu'il ne me revienne pas.

Le son se cristallise et s'écrase note par note comme une fine pluie de verre. Je lui effleure le bras pour l'arracher à sa transe. Sourire aux lèvres, il m'embrasse sur la bouche et me souffle à l'oreille :

— Attends, *babe*. Juste une autre toune.



•Hi
Hi•
•BYE
AYE•

Nature morte

EVA MANCUSO

Je mange du quinoa avec du citron et du parmesan tous les jours

Parce qu'il n'y a plus rien dans mes armoires

Les frigos trop remplis m'angoissent

La nourriture pourrit toujours même dans le froid

Et il faut tout avaler avant la naissance des parasites

Un professeur à l'université parlait des natures mortes et du pourrissement

« À l'époque il n'y avait pas de frigo et il faisait très chaud »

Il parlait des natures mortes italiennes

Moi je préférais les flamandes

Un an plus tard lui-même prenait sa retraite

Avant l'éclosion nouvelle

Il eut l'occasion de me demander mon origine

Et de discourir avec enthousiasme de « mon pays »

Il était à deux doigts de me faire des compliments sur mes cheveux

Mais il s'est retenu

Quand les hommes douceâtres comme le goût ne
voient que le corps
Parfois mon esprit serre les dents
Parfois je deviens comme ils disent

Je sors de chez moi pour acheter de la nourriture
Je porte un ensemble en velours mou qui ressemble à
un pyjama
Parce que tout le reste est sale
Un homme jeune dans la rue me dit : « excusez-moi
madame »
Il fait un signe de la main en criant

Quand les hommes gigotent comme le carnaval
Parfois mon cinéma devient muet

Il y a un couple un peu plus loin sur le trottoir d'en
face
Ils n'entendent pas le cri parce qu'ils s'enlacent une
dernière fois
Avec la bouche qui reste collée sur le front et le regard
triste

Parfois les hommes confits
Qui persistent comme l'odeur
M'empêchent de fuir avec l'eau

De retour devant le grand blanc à remplir
J'aimerais continuer à écrire
Mais j'ai très faim
J'ai rapporté chez moi la flore sous cellophane et la
faune sous vide
Je dois rincer, écraser, découper, rôtir, surveiller et
gober
Tout plonger vite au plus profond

Les bouches qui mâchent poliment me figent
Quand elles se ferment trop longtemps
J'aimerais les ouvrir comme des coquillages

Parfois il y a du pain qui blanchit dans mon
congélateur
Parfois du sang qui coule dans mon corps
Parfois le noir de mon mascara se colle dans mes cils
Parfois deux points rouges apparaissent sous mes yeux
Parfois la nature meurt dans ma main

Mais j'ai toujours les mêmes yeux et la même langue
Toujours les mêmes dents et le même souffle
Toujours la même faim quand je me réveille

Dans le vieux corps et le nouvel esprit
Tous les souvenirs de tous les étaux
Et de tout l'air qui m'a traversé

Soulagée comme quand on éteint un néon
Je me laisse couler comme le sable dans le sablier
Je deviens ce que je dis
Et je regarde les cafards courir dans la nuit

L'héritage

MARILOU LEBEL DUPUIS

Ça fait treize ans, mais ça doit faire au moins quinze ans que ça fait treize ans — l'imaginaire de l'enfance est resté coincé dans la superstition facile, si bien que j'ignore depuis combien d'années le 2^{**} rue Chapleau est dans cet état. Je sais encore moins ce qui y est vraiment arrivé, même si j'ai mes idées, comme tout le monde.

La maison n'attire pas l'attention, ou du moins pas immédiatement. Alors qu'elle est plutôt quelconque avec sa porte cintrée, ses lucarnes, ses briques brunes, sa galerie de ciment et son entrée en gravelle, à force de la regarder, on réalise qu'il en émane quelque chose d'étrange. Ma mère m'a dit une fois que la maison était figée, et c'est exactement ça, le temps semble ne plus y opérer : d'autant loin que je me souvienne, elle a toujours possédé une fenêtre brisée qu'il est impossible d'ignorer une fois qu'on l'a remarquée, et puisque la maison ne dispose d'aucun aménagement paysager, pas même d'un arbre, elle gît comme condamnée à rester négligée, sans vie.

Une pancarte *Ce pourrait être le vôtre* est plantée près du couteur sur son terrain abandonné aux fourmis. La Ville a éventuellement remplacé la vieille version, celle avec la voiture très carrée, le sang et l'enfant à qui il manque un soulier, pour celle un peu moins violente où la voiture a disparu, il ne subsiste que l'enfant ensanglé, en noir sur fond jaune, mais encore ce message, *Ce pourrait être le vôtre*¹. Quelle ironie, cette pancarte sur ce terrain, devant cette maison.

*

Enfants, lorsque nous vendions du chocolat au porte-à-porte pour le karaté ou l'école, nous évitions toustes ce que nous appelions la maison hantée, sans que je sache de qui nous venait cet interdit, voire s'il en était vraiment un — aucun.e d'entre nous n'avait envie de voir la vieille dame qui y habitait, nous sentions déjà trop sa présence derrière les vitres encrassées.

Le seul tort de cette femme aura été d'être mère, et d'avoir perdu son fils dans cette demeure. Les versions divergent, dans mon temps les enfants des rues

¹ En réalité, c'est maintenant *Attention à nos enfants c'est peut-être ...le vôtre* [sic], mais j'entretiens une nostalgie pour l'ancienne ; continuons.

Courcelette I, Sainte-Catherine et Augé disaient que ça s'était passé au sous-sol, alors que ceux de Chapleau et de Courcelette II disaient que c'était au deuxième. Tout le monde est cependant d'accord pour dire qu'un des fils de la dame a mis fin à ses jours dans la maison, et que, dans son chagrin, elle a perdu la tête et n'est plus sortie depuis.

Une moto noire apparaissait de temps en temps dans la cour autrement vide, c'est de là que je tiens que la dame a un second fils — l'enfant que j'étais ne pouvait concevoir qu'une femme conduise une moto². Je n'ai jamais vu cet autre fils, mais ce serait crédible, il fallait bien que quelqu'un apporte la nourriture et sorte les poubelles.

*

Christine est devenue une personne d'intérêt dans le quartier en raison de sa position géographique : elle a déménagé juste en face de la maison au début du millénaire — je me rappellerai toujours de son *moi je viens de Chicoutimi Sud* quand on l'a interrogée avec nos

² Je sais, je sais.

*tu viens d'où, t'es en quelle année, t'habites sur quelle rue*³? Christine nous a donné accès à du commérage plus direct, celui des voisin·es immédiat·es. J'ai compris que même les adultes en parlaient, et qu'iels savaient pour le fils suicidé : une information donc vraie.

Avant Christine, on devait se fier sur Jérémie, l'ami·e de mon frère, pour avoir des infos — iel demeurait en arrière en diagonale de la maison hantée, sur Courcelette I. C'est ellui qui nous a dit pour la lumière dans la salle à manger (ou de la cuisine, ou du salon, vraiment, je l'ignore). Quand on revenait tard du parc, on voyait la lueur de loin maintenant qu'on savait où regarder. Toujours allumée. Même de jour, on pouvait vaguement la distinguer sur Chapleau, et quand j'ai commencé à sortir au Pub à dix-sept ans, elle était très souvent la seule lumière allumée de toute la rue à 3h00 du matin. Encore là, ça ne serait pas tant étrange s'il y avait eu d'autres lueurs dans la maison, mais non. Jamais.

*

³ Chicoutimi est beaucoup trop snob pour s'affubler d'un suffixe admettant l'existence d'un autre Chicoutimi. Christine, dans sa naïveté, en avait décidé différemment : puisqu'elle vivait désormais à Chicoutimi Nord, il devait forcément y avoir un Chicoutimi Sud.

Ma meilleure amie, Joëlle, n'était pas au courant de tout ça. Elle habitait sur Vallières près du boulevard Sainte-Geneviève, et un moment donné, mue par je ne sais quelle ambition, elle s'est aventurée jusqu'à notre coin reculé du quartier pour une campagne de financement. Elle a commis l'inimaginable : cogner au 2^{**} rue Chapleau. Nous étions toustes rivé·es à ses lèvres quand elle nous l'a raconté quelques jours plus tard, encore troublée. Elle croyait avoir entendu une voix alors qu'elle attendait à l'ombre de la demeure ; elle a donc essayé la poignée et, puisque celle-ci n'opposait aucune résistance, elle a poussé la porte.

Joëlle a tout de suite été captivée par le cœur irradiant de la maison — la lumière donnait vraiment envie de s'y brûler comme un papillon de nuit niaiseux. Des piles et des piles de boîtes empoussiérées s'élevaient dans la noirceur de l'entrée et d'un corridor en arche. Au moment où elle se demandait si elle avait vraiment entendu quelque chose, une voix rauque s'est écriée, *c'est qui ?* Joëlle a figé. *C'est qui qui est là ? C'est toi mon beau ?* Un mouvement par-delà la lumière a arraché mon amie de sa torpeur, et elle est ressortie avant de vraiment voir qui que ce soit, tellement ébranlée qu'elle est rentrée chez elle sans solliciter d'autres maisons. Joëlle n'a plus jamais évoqué cette rencontre, et nous non plus ; je pense que nous étions toustes

pressé·es de l'oublier — la vieille femme était soudainement devenue trop réelle, et nous ne savions pas quoi faire de cette information.

*

J'ai parlé de la maison pour la dernière fois avec Christine, nous attendions la bus de ville au coin pour aller à l'université, et peut-être que cette journée-là il y avait la voiture bourgogne dans l'entrée, ça aurait été suffisant pour nous lancer. La voiture a remplacé la moto d'abord chaque hiver, puis à longueur d'année. Je crois qu'elle y est en permanence maintenant, mais comme j'ai suivi l'exode vers Montréal, je n'en suis pas certaine. Je ne me rappelle plus ce qu'on s'est dit, il n'y avait sûrement rien de nouveau à signaler, à moins que ce soit la fois où elle m'a fait remarquer que des boîtes obstruaient les fenêtres du deuxième.

En entamant ma vie d'adulte autonome, loin, j'ai abandonné toute pensée pour la maison. Si dans les premiers temps j'y jetais un coup d'œil quand je visitais mes parents, j'ai bien vite arrêté : son immobilité, à présent qu'elle n'était plus quotidienne, ne m'intriguait plus autant. Le 2^{**} est une constance dans le voisinage depuis si longtemps, il est rassurant

que la maison ne change jamais⁴. Je serais réellement choquée, peut-être même triste qu'il en soit autrement. Si jamais elle se vend malgré son vice caché, je pense que j'irais faire ma senteuse et cogner à la porte pour enfin voir une famille heureuse y habiter. Je leur avouerais qu'à l'instar de tous les enfants du quartier, j'ai longtemps entretenu une fascination pour leur maison. Mais plus maintenant.

⁴ Contrairement au champ au bord de la rue Augé détruit par un duplex si laid que je m'étonne encore que la Ville en ait autorisé la construction, ou encore aux magnifiques érables de la rue Sainte-Catherine abattus par un nouveau propriétaire qui trouvait que ça faisait trop de feuilles à ramasser.



Christine

En ligne maintenant



Tout à fait random, mais je viens de me rappeler de la maison «hantée» de la rue Chapleau, ça m'a fait penser à toi 😊 J'espère que tu vas bien ❤️

Ahahaha 😂 mes anciens voisins d'en face !
Maintenant il y a un monsieur qui habite là et il est un peu louche 🤔

QUOI c'est pu la madame!!!

Peux-tu m'en dire plus?

..

Ben je crois que la madame est décédée ou quelque chose du genre. Mais c'est son fils qui vivait avec elle qui vit encore là.
C'est étrange. Rien a changé, les fenêtres sont encore brisées il y a plein de boites et la lumière



Aa



Salut Gudule

GABRIEL DESCHAMPS

Coiffure : Sous le bonnet champagne, de longues nattes blondes à défriser.

Costume : Élégant, mais décontracté. Osé, mais bienséant.

Maquillage : Rajeunissement artificiel aux airs naturels.

Un café noir pour avaler les comprimés (un jaune, un rose).

En direct dans 3, 2, 1...

« Tremblement de terre la nuit dernière en Mauricie : on en discute avec Gilberte Racicot, sismologue et professeure en géographie environnementale à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Êtes-vous plus chien ou chat ? Notre chroniqueur animalier ravive le débat vieux de plusieurs millénaires. Le chef pâtissier Rollando nous montre comment faire une pâte à tarte végétalienne et on reçoit celle qui a gagné la dernière édition d'*Étoile montante*, Marie-Avril Béliveau, pour nous parler de son nouveau clip "Amour ravageur". Chers téléspectateurs, chères téléspectatrices, merci d'être avec nous ce matin à *Salut Gudule*. Bonne émission ! »

Les lèvres de Gudule s'affaissent, le temps du générique d'ouverture. Préserver la force des muscles zygomatiques pour les ondes (et pour l'équipe, accessoirement). Aujourd'hui encore, elle le sait, elle sera regardée avec une adulmentation dont on se lasse rapidement. Racicot, Rollando, Béliveau. On lui dira d'abord qu'elle est belle, ensuite qu'elle est bonne. On la remerciera pour sa présence journalière, pour son partage généreux. « C'est mon métier. » Elle ne pourra s'empêcher de remarquer que les caméras, elles, n'arborent aucun sourire. Que la popularité est une tumeur maligne : sur le plateau, seules les cotes d'écoute ont le grand bout du bistouri. Le public lui assure un emploi, rien d'autre (hormis des commentaires de canapé désobligeants sur son poids, son chemisier, son rire et ses questions). Dans son regard, les étoiles devant lesquelles on se pâme ne sont que le résultat d'un jeu habile de projecteurs. Donner une allure spontanée au pilote automatique des huit dernières années, l'équipe sait le faire. Gudule aussi. Un deuxième café (sponsorisé), puis les nouvelles régionales.

À l'université, elle rêvait de scintillements. En gober pour mieux en répandre. Gudule aurait aimé savoir (et non pas qu'on lui dise, plusieurs le lui ont répété, ça n'a rien à voir, mais elle ne savait pas pour autant) qu'il y a un *après* aux plus grandes ambitions, aux plus grands

rêves. Vingt ans durant, elle a tâché de devenir meilleure pour être celle qui illuminerait le jour avant le lever du soleil. Mais *devenir* plutôt qu'*être* épouse. Et elle fut prise au dépourvu lorsqu'elle constata qu'une fois *devenue* elle avait si peu été. Elle craint de se l'avouer : une animatrice populaire, admirée, une femme intelligente qui a atteint des sommets professionnels envier par tant d'autres... Elle s'ennuie du temps où rêver lui procurait encore du plaisir. Où, au sortir d'un cours sur la politique américaine, demain lui semblait encore si loin que seul faire l'amour toute la soirée sur du Pauline Julien lui importait.

« Quelle huile végétale est-ce que vous recommandez pour les gens à la maison ? Ah, oui ! Donc nous, nous mettons de l'huile d'avocat pour que ce soit un peu moins agressant au goût que l'huile d'olive. Ah, oui ! C'est donc ça l'ingrédient secret : de l'érable du Québec ! Quelle bonne idée ! Pouvez-vous montrer la grosseur du puits de farine à la caméra pour qu'on le voie bien. Donc sept minutes au four seulement et... oh, wow ! ça sent tellement bon partout en studio. Ludovic salive derrière son bureau. Tu vas pouvoir y goûter Ludovic, ne t'inquiète pas ! Merci infiniment, Rollando, pour ton passage à l'émission. D'ici ton retour, on n'oublie pas d'acheter ton spécial *Toujours*

plus de fibres dans tous les kiosques du Québec. On va à la pause et au retour, Ludovic nous parle waterpolo. »

Retouches. Terrasse.

Gudule a une femme qu'elle aime. Un fils qu'elle aime. Un travail qu'elle aime. Ou du moins, Gudule sait qu'elle les a aimés et qu'elle les aimera. Une nostalgie et une appréhension entre lesquelles le présent se faufile. En direct plus de cinq heures par jour, vingt heures par semaine. Elle dit que c'est normal. L'animatrice travaille avec des nouvelles qui n'ont rien d'actuel. Elles sont rituellement travaillées. Rapportées à retardement. Gudule préfère les entrevues pour les sourires partagés et les confidences reçues comme celles d'une vieille amie, même si son métier l'oblige bien souvent à avoir les réponses aux questions posées, un pas d'avance. Le silence aux soupers les jours de semaine pour compenser. Nul ne le sait (elle-même ne l'assume pas), mais elle déteste recevoir des écrivains sur son plateau : elle a l'impression qu'ils la lisent pour mieux l'écrire. Un récit qui se forme au présent. Une percée dans sa pudeur. Ce qui assure son triomphe à l'antenne, c'est sa capacité à s'intéresser, à s'émerveiller. Pourtant, l'animatrice n'est pas friande de la littérature d'aujourd'hui : elle n'y voit que son propre trouble qui l'habite, mâché et remâché. Une écriture qui la

connecte trop au réel. *Salut Gudule* est une émission de service. Elle se rend utile aux téléspectateurs et aux téléspectatrices en les divertissant, en les informant. En leur permettant d'oublier la déchéance qui se présente partout ailleurs. Elle vend du rêve et elle le sait. Une consommatrice avertie. Elle en a longtemps acheté.

Joey à la météo. Camille à la circulation.

L'émission prendra fin. Elle aura une réunion avec l'équipe pour planifier les jours qui suivent. Gudule a toujours apprécié le travail collaboratif. C'est, selon elle, la meilleure façon de répandre des éclats de lumière au quotidien : une raillerie, un encas à partager, un échange qui – parfois – excède le travail, puis des liens, de la confiance, de l'amitié. Elle prendra ensuite un énième café, partira avec ses documents à éplucher et rentrera à sa demeure d'Outremont au milieu de l'après-midi. Dans sa Nissan (qu'on lui prête depuis qu'elle a accepté, après plusieurs rencontres avec des hommes en cravates, d'être leur porte-parole), elle connectera son téléphone portable pour s'abreuver d'un autre stimulant, moins diurétique. En mode aléatoire, le lecteur de musique jouera un morceau qui tourne beaucoup à la radio ces temps-ci. Du Marie-Avril Bélieau, fort à parier. Chez elle, elle pensera à ses

dossiers, à sa lessive, aux devoirs après l'école ; à tout ce qui l'occupera plus tard, en regardant les photos exposées sur le manteau de son foyer – celles de sa famille (son fils en pyjama devant le sapin de Noël), de ses voyages (sa lune de miel sur l'Archipel de Santorin), de ses succès (la soirée où elle a remporté au gala de l'industrie le prix de la personnalité de l'année). Une vue sur la matérialisation de toute la gloire qu'elle a eue plus tôt (et qu'elle a encore, même si elle ne le verra que dans quelques années, en rétrospective).

« Merci d'avoir été avec nous aujourd'hui à *Salut Gudule* ! Merci à toute l'équipe pour cette magnifique matinée. Demain, nous aurons la chance de recevoir en entrevue l'écrivain Gabriel Deschamps, qui viendra nous parler de son tout dernier livre *Libellules, rue Mackay*. Prenez soin de vous et n'oubliez pas de dire aux gens que vous aimez que vous les aimez. À demain ! »

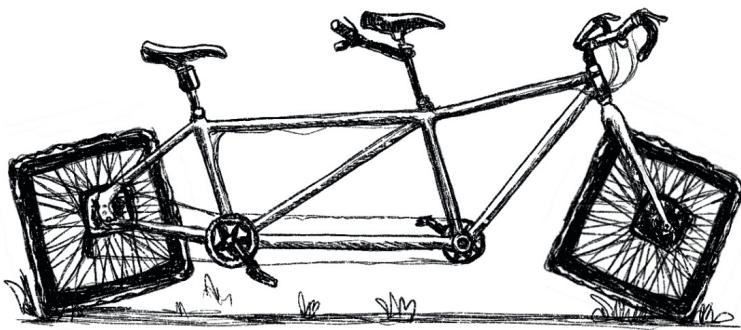
Les caméras se ferment.

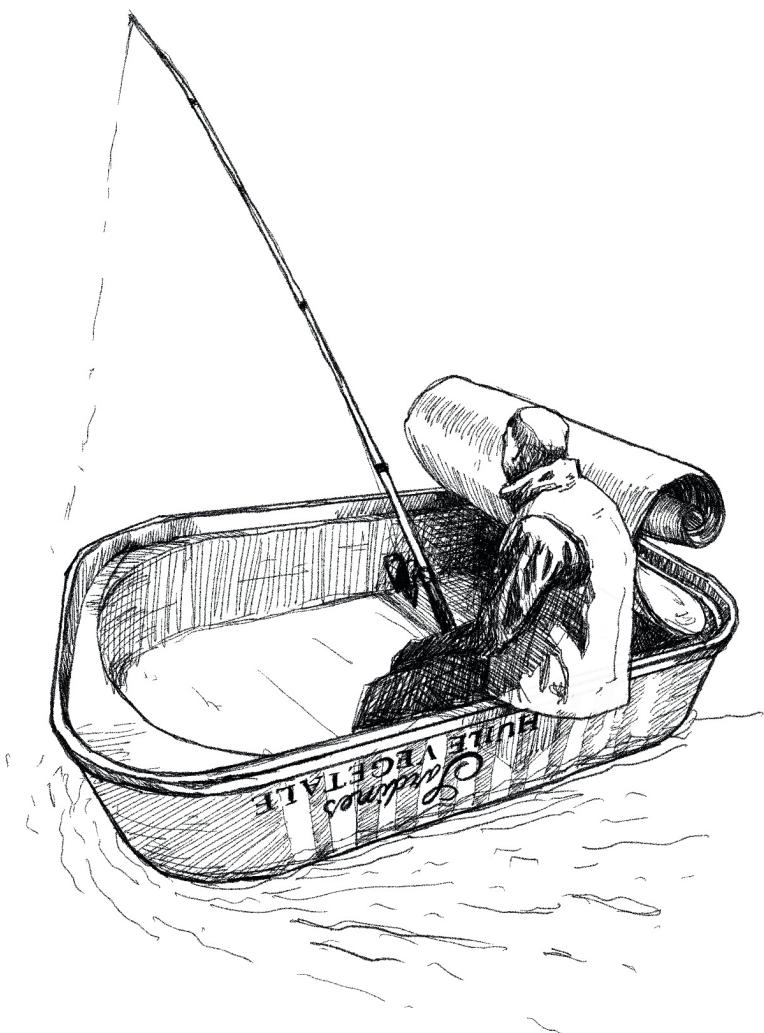
On applaudit.

Pour la forme.

JE TE JURE.

ÇA VA CHÉMAR





Crapet soleil

VINCENT DESMARAIS

crapet soleil #650001

dans le stationnement
il ne faut surtout pas trébucher devant les machines
impatientes
grandir
de plus en plus vite
quand la fin du monde est sur nos talons

d'obscurs algorithmes
nous suggèrent sans cesse
la vie pour le *grind*
le *top ten* des fins tragiques
et tous les engrenages qui font vieillir
deux années à la fois

crapet soleil #650002

apprendre à naviguer les écueils de l'urgence
les naufrages raisonnés sont les plus catastrophiques

cessons de nous battre contre
les castors qui construisent des barrages sur
l'autoroute
la fin demande la poésie
pour désamorcer les verbes inactifs de notre peur

crapet soleil #650003

adolescence perpétuelle
le pissenlit sous la semelle
sans avoir le temps de s'arrêter pour voir l'état des
choses
avancer sans comprendre
qui blâmer
sans savoir le goût
des libertés à reprendre

une génération
produit-consommateur
gladiateur du sablier
les banlieues
nous ont poignardé derrière l'école

(un enfant sans futur n'as pas de raisons de devenir
adulte)

crapet soleil #650004

un poème à la fois pour réapprendre à aimer le soleil
pardonner
les enfants qui font rimer
machine et
clémentine
quand le rouge des imprimantes
colle encore aux mains
de ceux qui nous ont fait croire
que la vie ne pousse pas dans les arbres

marchands de rêves #820001

deux siècles

deux millénaires

trois décennies

et

vieillir deux fois plus vite

à toutes les fois que je dois expliquer

le nihilisme de ma génération

le huit à quatre dans le bac à sable

comment

un pigeon s'est envolé avec l'imprimante

le rêve à la mode

transférer sa conscience

pour ne plus y penser

futur cellophane

silicon valley et forêt de serveurs

marchands de rêves #820002

nous magasinons les rêves avec acharnement
comme nos parents qui nous rachetaient des
poissons rouges
en croisant les doigts

le début est le milieu est la fin

ZINEB SQUALLI

début de cycle

je suis femme incendie femme sensuelle j'écoute la musique à fond et mon déhanchement est à peine contrôlé digne d'une reine je suis femme qui désire désirer femme désirable rien ne m'atteint sauf les mains qui me fragmentent et me recollent les langues allumettes embrasent mon désert glacial la seule chose qui pique ma *hshouma* refoulée n'est jamais bien loin dans mes rêves je ne fais pas de mensonges pour protéger l'*aa'ila* de la honte dans mes rêves mon corps n'est pas un boulet dans mes rêves je trace mes propres contours je suis femme qui écrit mais qui n'en a plus besoin pour exister je suis femme oui humaine même si vos regards brûlent le soleil de mes ancêtres le bled n'est jamais bien loin dans mes rêves le début de cycle est le milieu est la fin mon identité se conjugue à toutes les saisons dans mes rêves les miroirs agrandissent les regards dans mes rêves chaque rencontre multiplie tout est cercle dans mes rêves

mais tout cycle s'annihile
l'orage m'attend

fin de cycle

mon reflet courtepointe ne m'appartient
seulement lorsque tes yeux sont fermés
couverte de silences
je me blottis dans l'océan vide
à la recherche de réponses sans questions

mes rêves se dissolvent
se recyclent
encore
et encore
et encore

il y a des jours où être est un travail à temps plein

héritière en dépit
d'un récit morcelé
de tabous

du bout des ongles
je porte ce qui me précède et me devance

mon seul appui
la solitude



De l'ivresse je t'appriavoise

ROME BEAULIEU

Le petit bonhomme se niche dans l'esprit des policiers qui l'ont arrêté, il s'y creuse de ses doigts sales un nid douillet entre deux cortex. Un petit bonhomme de 18 ans, 2 heures du matin à 1 heure de Stettler, il fuit la misère qui veut sa peau lisse de bébé, vaillant comme un louveteau. Et pourtant le gamin s'éloigne à toute vitesse saoul comme la mort, jamais heureux, jamais triste. Notre grand-père était pareil ; loin de l'excès, il ne lui fallait que sa bière et son paquet de cigarettes. Chaque jour désinhibé, juste assez pour terminer la semaine. Mon neveu est arrêté dans cet état qui roule vers l'avant, même lorsque rangé sur le bord de la route bleue rouge grise jaune il roule vers l'avant, où son père n'est pas malade, où le loyer est payé, où sa mère lui lave les cheveux plutôt que de les raser.

Mon père remplit mon verre sans me le demander, je n'ai jamais pris l'habitude de refuser. Autour de la table, les invité-es s'animent devant la rotation des plats, mais ce qui importe le plus pour toi, c'est l'agencement des discussions. Lorsque j'observe un chef parer une pièce de viande ou trancher le basilic en chiffonnade, ça m'inspire au-delà de la cuisine, me rappelle ta manière de parler. Tout est calculé, pesé. Tu te rinces la gorge de rires et d'histoires répétées à outrance. La cuisine est l'art de convaincre, recevoir est l'art de demander de l'amour quand on ne sait pas s'aimer dans le silence. Tu n'écoutes que pour parler. J'apprends que ton regard est le plus doux des fruits et que la solitude est violente.

Il faut s'éprouver dans la façade, toujours. Sans les couverts en argent et la nappe de soie, il n'y a que la vulnérabilité d'un homme qui souhaite impressionner, par amour des gens et de la nourriture, mais aussi par peur, surtout par peur. La vulnérabilité c'est la table fendue d'un 4 et demi à Villeray et la routine de la shop dont tu t'es sorti. Ton frère rentre à l'usine, il a un fils. Tu ne le dis pas, mais lorsque l'infirmière te tend mon petit corps sans pénis, tu remercies Dieu pour la première fois. Tu pourrais m'abreuver de vin au biberon, me gaver de viande crue et de sacres ; je suis immunisée.

Tu ne voulais pas d'un fils pour ne pas dépendre. Tu ne voulais pas t'accrocher à l'espoir qu'il brise le cycle : son échec serait ton échec. C'est la seule dynamique que tu connaisses. La maladie du frère, la douceur d'une mère toujours présente, forte. Vaut mieux prétendre ma tolérance. Les femmes sont puits de lumière, puits sans fond où dégueuler son désarroi tu peux me remplir et je ne t'en voudrai jamais, remplis-moi comme une mère a besoin de son fils et tu as besoin de ta fille. Nous sommes faites pour écoper.

Ma vulnérabilité je la cale verre après verre, je la découpe grossièrement en morceaux difficiles à avaler dans une avalanche de mots que je crache d'un coup. Je vous aveugle, je vous étourdis, et j'espère qu'une fois couché·es, la tête toujours vibrante, vous vous appellerez mes quelques plaintes glissées à travers les blagues. À chaque bouchée je m'immisce, creuse de mes doigts lisses un nid douillet entre deux lobes. Je regarde mes ami·es autour de la table, ielles ont du plaisir, ielles ne me connaissant pas du tout.

Lentement les sédiments se déposent. Le petit bonhomme regarde la carafe de vin et essaie de se mettre à la place des gens qui ont le temps de contempler. À travers la vitre il s'observe dans le liquide. Il se demande s'il coulerait comme les débris, la pulpe microscopique qui gâche la dégustation des connaisseurs. Mon neveu examine le visage type de la déception, traits tombants, teint gris. Les yeux brillants qui méritent mieux. Ce garçon, l'expression vide, le non-retour au bout des lèvres. Ce sont les yeux de trop.

L'ébriété est un ancêtre qui ne se dilue pas. Je n'ai jamais connu mes grands-pères, mon père et moi sommes heureux·ses dans notre balistique. Je ne pense pas aux hommes de ma famille, je ne pense pas à la guerre, ni aux ouvriers. Pourtant c'est leur reflet qui me fixe au fond de chaque verre. Leurs mains sur ma tête renversée lorsque ma bouche cerne le goulot. Elles ne me poussent jamais, elles me retiennent la nuque, me flattent les cheveux. Je suis immunisée j'ai le cœur solide je suis pleine d'espoir que j'accouche chaque matin avant d'ouvrir les rideaux. Le gris me guette, mes futurs fils aussi.



[P]

Revue littéraire

le pied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.